

L'Isola Disabitata : lyrique dansant à l'Amphithéâtre de l'Opéra Bastille - Actualités

 olyrix.com/articles/production/8154/l-isola-disabitata-haydn-amphitheatre-olivier-messiaen-bastille-academie-opera-paris-11-mars-2025-article-critique-compte-rendu-metastasio-ferrer-valastro-uliashova-mazieres-angot-portelli-silvia-enrico-gernando-fayol-orchestre-ostinato

Olga Szymczyk

March 14, 2025

Danseur et chorégraphe, Simon Valastro revient à l'Opéra de Paris et signe la mise en scène de L'Isola Disabitata (1779) de Haydn avec les artistes en résidence de l'Académie maison et les musiciens de l'orchestre Ostinato sous la direction de François López-Ferrer. L'univers de la danse, omniprésent et incontestable, vient naturellement enrichir cette vision épurée, marquée par des traits d'humour.

Comment ne pas rester fidèle à son essence ?

La volonté du metteur en scène est claire : il ne s'agit ni de re-contextualiser l'œuvre ni de révolutionner l'image de cette *azione teatrale* (un genre d'opéra populaire en Italie, généralement court, avec deux actes maximum, peu d'acteurs et sans chœur). Les dynamiques humaines abordées, telles que les préjugés, l'aliénation ou l'ignorance, conservent une intemporalité qui reste d'une actualité continue. [Simon Valastro](#) ajoute à l'œuvre de [Haydn](#) une touche de poésie contemporaine, en y intégrant une partition de danse interprétée par le danseur Nicolas Fayol. Ce dernier incarne la biche que Silvia tente désespérément d'apprivoiser. Avant même que l'œuvre ne commence véritablement, alors que le public s'installe, le danseur est déjà présent sur scène, vêtu d'un simple costume couleur chair et les cheveux coiffés de sorte à imiter les cornes d'une biche. En toile de fond sonore, la nature tropicale s'éveille, accompagnée des chants d'oiseaux, dont la rythmique devient le prélude d'une danse tournoyante et animale. La formation de *breakdancer* de Nicolas Fayol lui confère une dextérité et une légèreté, défiant presque la gravité.

Malgré les contraintes imposées par l'espace restreint de l'amphithéâtre, la scénographie de Lucie Mazières capte l'essence même de l'île déserte. Ce simple rocher imposant, fixé au centre du plateau, se transforme au fil de l'intrigue : tantôt refuge, tantôt symbole des préjugés que les personnages doivent surmonter. Conçu comme un disque tournant, il se prête à une utilisation des quatre faces. Chaque mouvement fait de lui un acteur à part entière.



[L'isola disabitata](#) par [Simon Valastro](#) (© Vincent Lappartient - Studio j'adore ce que vous faites)

Les "fausses" pierres, recouvrant la scène dans son entièreté, bruissent sous les pas des artistes, telles des feuilles mortes. À chaque évolution du danseur, ce son devient le prolongement de son mouvement, comme si la matière, d'ordinaire inerte, se voyait animée par une vie propre. L'atmosphère de huis clos, soutenue par la richesse sonore, immerge pleinement le spectateur. Les murmures des vagues venant frapper la rive de l'île unissent le premier et le deuxième acte, tissant un lien entre ces deux mondes. La terre est présente tout au long de la représentation, tandis que la mer n'apparaît qu'à la fin du quatuor final. La fumée, s'échappant de tous côtés du plateau, prend la forme d'écume, marquant instantanément la transformation du rocher en navire. Celui-ci devient un vaisseau conquérant, orné d'une voile bleue, voguant vers de nouveaux horizons.

L'intrigue, d'une grande simplicité, se centre sur le combat intérieur d'un individu cherchant à surmonter l'adversité, la privation ou la tentation. Chaque détail, minutieusement tissé, prend son importance dans cette mise en scène de [Simon Valastro](#) assisté par [Raphael Jacobs](#).

La simplicité de la pièce se traduit notamment par les costumes, imaginés par Angelina Uliashova. Une robe blanche, courte et flottante, rappelant celle d'une enfant, pour Silvia, une longue robe blanche et trainante digne d'une tragédienne grecque, pour Costanza. Les hommes sont vêtus d'un pantacourt ou pantalon beige, et de chemises blanches. Les pieds sont nus.

Les lumières (James Angot) alternent entre des teintes bleutées traduisant l'éclat lunaire, et plus chaudes, créant un contraste qui pourrait évoquer le passage du jour à la nuit. La lumière joue ici un rôle clé dans la temporalité, non seulement en soulignant le changement du jour à la nuit, mais aussi en mettant en valeur le rocher, qui se déplace et suggère ainsi un déplacement sur l'île. Par moment, un spot lumineux éclaire une partie du rocher ou un soliste, laissant le reste de la scène dans l'ombre, accentuant ainsi la tension et la profondeur. Ces éclairages créent ainsi une atmosphère à la fois intime et mystérieuse.

Dirigé par [François López-Ferrer](#) assisté par [Paul Coispeau](#), l'Orchestre [Ostinato](#) aborde cette dense instrumentation avec une couleur sonore riche et distinctive. Le chef d'orchestre, dirigeant avec une grande amplitude, veille à ce que les artistes solistes ne pressent pas. Cette exigence devient encore plus complexe en raison du positionnement de l'orchestre sur un côté du plateau, ce qui empêche les chanteurs d'avoir une vue directe et complète du chef (malgré la retransmission de son image sur des écrans au-dessus du public). Dès lors, celui-ci doit multiplier les efforts dans ses gestes pour assurer la coordination entre l'orchestre et les solistes. Les tempi ne sont pas extravagants, ce qui rajoute une touche d'intemporalité et de définition à la pièce.



[L'isola disabitata](#) par [Simon Valastro](#) (© Vincent Lappartient - Studio j'adore ce que vous faites)

Les arias et leurs variations permettent aux solistes d'explorer la dualité et la complexité de leur personnage. La mezzo-soprano [Sofia Anisimova](#) incarne le rôle de Costanza avec émotion et justesse. Sa concentration est telle que même un problème technique long et bruyant dès ses premiers pas sur scène ne parvient pas à la déstabiliser : sa voix agile se projette et emplit la salle de son vibrato onctueux. L'aria *Se non Piange Un'Infelice*, interprétée par le chef d'orchestre à un tempo volontairement lent, lui permet de déployer sa longueur de souffle, gardant ses fins de phrases intactes. Sa stature élégante soutient l'incarnation de son personnage, de femme désabusée, mais dont la rancœur et l'obstination murmurent encore. La relation intime entre les deux sœurs, aux caractères antinomiques, est finement exécutée, palpable et réelle, comme lorsque la cadette mime, derrière le dos de l'aînée, son discours fiellement envers les hommes.

La pétillante soprano [Sima Ouahman](#) insuffle avec générosité une dimension fougueuse au rôle de l'innocente et curieuse Silvia. Son timbre chaud et délicat, ainsi que ses médiums profonds, se marie avec celui de sa grande sœur, au point qu'il passerait presque pour celui d'une mezzo. Ses aigus puissants et brillants rappellent diligemment sa tessiture d'origine, tout en souplesse. La mise en scène pour ce personnage étant dynamique tout le long de l'opéra – elle court, saute, danse, frétille d'excitation – ses déplacements, propres à ceux d'une danseuse, sont impressionnantes d'endurance. Elle ne paraît jamais essoufflée.

À cette joie de vivre se combine tout naturellement l'interprétation espiègle d'Enrico (compagnon de voyage de Gernando) tenu par le baryton [Luis-Felipe Sousa](#). Son vibrato, parfaitement maîtrisé, témoigne d'une grande habileté technique. Il chante véritablement pour et vers le public, affichant une présence scénique ouverte et engageante ainsi qu'un regard rayonnant. Ses aigus sont fermement ancrés et soutenus, bien que ses vocalises soient parfois légèrement appuyées, manquant d'un peu de fluidité.

La voix du ténor [Bergsvein Toverud](#), pleine et claire, se prête pleinement à l'aspect sensible de l'amoureux désespéré qu'incarne Gernando. Agité lui aussi, ses déplacements sont vifs et inquiets, jusqu'aux retrouvailles avec sa bien-aimée. À chaque minutieuse liaison entre les notes, se perçoit la douleur vécue par le personnage. La belle amitié qui se développe sur scène entre les deux compagnons est aussi palpable que celle des deux sœurs. Chacun des chanteurs-acteurs laisse voir la vulnérabilité de son personnage, grâce à un jeu théâtral sincère, démontrant le cheminement émotionnel de manière vivante et brute. De surcroît, la diction de l'italien des quatre solistes est modèle.

L'auditoire se laisse ainsi emporter par la poésie et les touches de légèreté qui prennent vie sur le plateau. La notion de temps disparaît, le public est happé et reste attentif jusqu'à la fin. Une fois le quatuor final achevé et le *happy end* atteint, une vague d'acclamations éclate dans la salle : des applaudissements nourris, des bravos qui fusent de tous côtés, accompagnés de compliments jetés à la volée. Les quatre solistes, visiblement touchés, saluent avec gratitude l'accueil chaleureux du public. Les applaudissements prolongés, comme si l'œuvre pouvait recommencer à nouveau, ainsi que l'émotion lisible sur les visages des artistes, témoignent de l'intensité de la performance.



[L'isola disabitata](#) par [Simon Valastro](#) (© Vincent Lappartient - Studio j'adore ce que vous faites)

Productions associées :